

Le sol argenté du Mont-Chemin

Le sous-sol de la région du Catogne et du Mont Chemin est riche en minerais divers et a déjà fait l'objet de plusieurs études scientifiques. Il s'avère que le CREPA possède dans ses fonds d'archives plusieurs documents inédits relatifs aux mines de plomb argentifère exploitées au lieu-dit L'Islaz ou « Ile à », lieu situé sur la rive droite de la Dranse et communément appelé de nos jours « Les Trappistes ».

(Le texte ci-dessous ne se veut pas une étude exhaustive de la situation minière du site précité mais un complément instructif et inédit à ces nombreuses recherches).

Le Catogne par son filon de fluorine mais surtout le Mont Chemin par ses mines d'argent et de plomb ont depuis le Moyen Age été l'objet d'un intérêt tout particulier puisque les plus anciennes mentions remontent au XIVE siècle déjà. Les Comtes de Savoie, propriétaires du sous-sol, avaient alors envoyé plusieurs maîtres mineurs afin d'évaluer tout d'abord l'importance du gisement d'argent dans cette région et ensuite d'en contrôler leur exploitation¹. Il faudra attendre la première débâcle historique du Giétroz en 1595 pour qu'il en soit fait à nouveau mention. L'eau aurait en effet détruit *des* mines et étant donné leur emplacement en Entremont, Orsières, Bruson et Sembrancher, il semblerait que cette destruction concerne plus particulièrement celles des Trappistes².

La plupart des études scientifiques datent la reprise de l'exploitation de ces mines au début du XIXe siècle. Le fonds d'archives de la famille Luder, déposé dans le centre de documentation du Crepa, renferme des documents qui permettent une précise de la remise en route des travaux. Si le comte Razoumovsky publie dans son *Voyage en Bas-Valais* (1783) qu'il existe bien une mine de plomb, située à une demi-lieue en aval de Sembrancher, mais que son accès difficile la rend presque inexploitable³, on peut grâce à ces papiers affirmer que son exploitation recommence en 1784. En effet, un journalier des dépenses faites à la mine de plomb en *Lilaz Bernard*, est tenu depuis octobre de cette année. Il s'agit surtout d'achats de poudre, de sacs de charbon et d'huile. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les premières mentions de « déboursés » remontent à 1782 et elles concernent une certaine Société des mines de cobalt, placée sous la direction du curial Pierre-François-Bruno Luder, les minerais de cobalt étant souvent riches en or et en argent⁴. Ce monsieur Luder avait parcouru l'Europe de Turin à Genève en passant par la Savoie (Tarentaise et Faucigny) pour y acquérir une expérience minière qui allait lui permettre de voler de ses propres ailes.

C'est donc le 2 octobre 1784 que les premiers travaux débutent avec la fourniture de poudre aux ouvriers. Ces derniers étaient presque exclusivement des Italiens. Ils avaient pour nom : Giovani, Steffano, Bernardo, tous portant le patronyme Vilierno, et Batista Breme, officiant tous comme mineurs (minatore) et Pietro Chirdome et Domenico Bove inscrits comme *spacino*. Aucune mention de tels patronymes n'est toutefois recensée dans les registres paroissiaux de Sembrancher et Vollèges, même si ces personnes logeaient en alternance dans le village, chez monsieur Luder lui-même qui leur mettait à disposition des lits, et sur le site de la mine.

¹ *Une économie alpine à la fin du Moyen Age*, de Pierre Dubuis, 1990

² *Minaria Helvetica. Mont Chemin*, 18b, 1998

³ *Histoire de la mine des Trappistes*, de G. de Weisse

⁴ *Traité de la fonte des mines par le feu du charbon de terre*, de M. de Genssane, 1776 [Fonds Luder]

Les différents journaliers des dépenses montrent que l'activité était très importante entre les mois de mars et de décembre, les mois d'hiver coïncidant avec un ralentissement de la production. Les ouvriers utilisaient des lampes à huile pour se diriger dans les dédales des galeries. Comme seule protection, ils portaient un capuchon et une pièce de cuir attachée à la taille les couvrant jusqu'aux genoux. En général, deux techniques d'extraction du minerai étaient le plus souvent usitées : la première, par percussion, nécessite l'utilisation d'une pointerolle et d'un marteau ; la seconde fait intervenir le feu qui fissure la roche qui finit par se desquamer⁵. Vu la consommation importante de bois (achat entre autres de la coupe d'une forêt sur Bovernier, de la forêt des Esserts sur Vollèges pour la période de douze ans, et réception d'une pièce avec foyards de la part de la bourgeoisie de Sembrancher), il semble que la solution du feu était pratiquée ici.

Ce minerai était après coup transporté et travaillé dans une fonderie que l'on peut sans risque de se tromper situer au Martinet des Valettes. En effet, plusieurs dépenses concernent cette fonderie ; celle par exemple du maître maçon Antoine Barbotinoz qui s'est occupé de sa construction (paiement de 1100 batz le 22 septembre 1785), celle de l'achat d'un soufflet à Saint-Oyen (202 batz) ou encore celle de la construction d'un tuyau pour la soufflerie (1600 batz en novembre 1785). Le charbon était d'abord pilé avant d'être consommé dans la chaufferie. Le 25 novembre de cette même année, la somme de 202 batz était versée à un ouvrier pour avoir pilé le charbon durant trente-sept journées. Le salaire journalier était donc d'environ 5 batz et demi.

La mine comportait plusieurs galeries puisque les ouvriers étaient répartis dans celles dites supérieures et inférieures. De plus, le 24 août 1786, le curé de Sembrancher fut rémunéré pour avoir célébré la bénédiction de deux nouvelles galeries. Le site de l'Ile à Bernard, appelé aussi « fabrique », finit par être bien aménagé et comprenait un « piloïr » et des lavoirs qui servaient à purifier le minerai, une fonderie et un magasin à charbon pour fondre ce minerai et raffiner le plomb.

La mine engageait du personnel à la tâche et son nombre variait selon les mois et les mouvements de chacun, étant donné que certains fonctionnaient comme compagnons. En 1788, les Italiens étaient toujours majoritaires, même si on dénombrerait quelques Français et des personnes de la région. Sous la direction du caporal, un Piémontais engagé avec un contrat de travail, plusieurs corps de métier étaient actifs. Entre janvier et mai, il y avait le maréchal et une dizaine de mineurs, de casseurs et de brouetteurs. Dès juin, l'effectif devenait beaucoup plus important avec la mise en route d'activités extérieures, comme le lavoir et pouvait dépasser la trentaine de personnes. Ces activités de manutention (aux caisses allemandes et au lavoir) étaient assurées par un personnel essentiellement féminin originaire de la région. Il y avait ainsi des femmes Tamarcaz, Puipe, Vernay, Bessard, Land, Pellaud, ce qui pourrait expliquer l'implantation de certaines familles dans la commune de Sembrancher à la fin du 18^e siècle, comme les Bessard.

Les journées de travail étaient bien remplies et les semaines n'avaient qu'un seul jour de congé, le dimanche. Les salaires variaient selon chaque département. Le caporal de la fosse et de la lavature se faisaient un salaire mensuel de seize écus, les mineurs recevaient huit batz par jour, les déblayeurs et brouetteurs six, le maréchal douze et les laveuses entre cinq et quatre batz. L'ensemble des dépenses salariales pouvaient atteindre les deux cents, voire trois cents écus (de quatre cents à six cents francs).

⁵ *Les mines de Bagnes et les fonderies d'argent*, de Christine Payot, in *Bagnes imaginée*, Bagnes, vécue, 2000

Un décompte datant de 1789 démontre que les dépenses étaient bien supérieures aux rentrées et que la Société devait se démener pour réunir des fonds en provenance de la classe bourgeoise, principalement valaisanne (de Kalbermatten, de Torrenté, Derivaz...) mais aussi internationale sous la forme d'achat d'actions. Dans une de ses nombreuses recherches de liquidités, M. Luder, devenu banneret, écrit : «... Tous les étrangers connaisseurs en ce genre qui viennent voir notre minière sont surpris de voir une mine dans une situation aussi avantageuse, un filon si beau et si bien marqué, où la nature a réuni toutes les commodités, soit pour les eaux, soit pour le transport du minerai au bocard... ».

Mais l'endroit renferme d'autres richesses. Dans une lettre à M. La Croix, prévôt des Bernarbités, il écrit : « ... Je vous envoie trois échantillons, dont l'un est des cristaux en aiguilles, l'autre un morceau de spath mélangé de quartz et le troisième est un morceau de pierre ollaire que j'ai pris dans une carrière que nous avons chez nous, laquelle faute de courage ne s'exploite et qui est cependant de la meilleure qualité possible tant pour faire des pots à cuire la soupe qu'à faire autre vase, ainsi que fourneau et bassins de fontaine... ».

La mine commence à produire du plomb et M. Luder explique dans une de ses lettres . « Le troisième courant [du mois de novembre 1787], nous avons fait un raffinage de 300 rups de plomb comme un petit essai, qui nous a donné près de 14 marcs d'argent plus fin que celui de Pesey [en Faucigny] et en Tarentaise. Il paraît contenir un peu d'or... ». La « fabrique » raffine plusieurs centaines de quintaux de plomb. Ce métal est plutôt vendu en litharge (oxyde naturel de plomb obtenu en grillant la galène), à raison de 25 francs le quintal, car il rapporte plus et permet d'économiser du charbon et des journées de fondeurs.

Une nouvelle entreprise était née sur le site mystérieux et singulier de l'Île à Bernard, plus tard appelé Trappistes en raison de l'implantation de la congrégation des moines trappistes à cet endroit. Plusieurs concessions seront octroyées et l'extraction du plomb va se poursuivre jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle, avec cependant l'ouverture de nouvelles galeries sur le Mont Chemin. C'est la mise à jour d'un filon de fluorine qui va redonner à ce site les allures d'une véritable zone industrielle, en activité durant une bonne partie du XXe siècle (voir photographies). Les cours assez bas de ce minerai ne permettent actuellement pas une exploitation rentable mais le filon demeure et n'attend que des jours meilleurs...

Jean-Charles Fellay

Sources :

Fonds Famille Luder, CREPA

Le gisement des Trappistes près de Sembrancher, de R. Chessex et F. Rivier, in « La Murithienne », Fascicule 74, 1957

Les roches, de Marcel Burri, Coll. « Connaître la nature en Valais », 1987

Une économie alpine à la fin du Moyen Age, de Pierre Dubuis, 1990

Minaria Helvetixa – Mont Chemin, Société suisse d'histoire des mines, 18b, 1998

Bagnes imaginée, Bagnes vécue. 1150-2000, Commune de Bagnes, 2000